

Jerome Charyn, 63 ans, romancier, réside neuf mois par an en France, où il joue au Ping-Pong à l'US Métro.

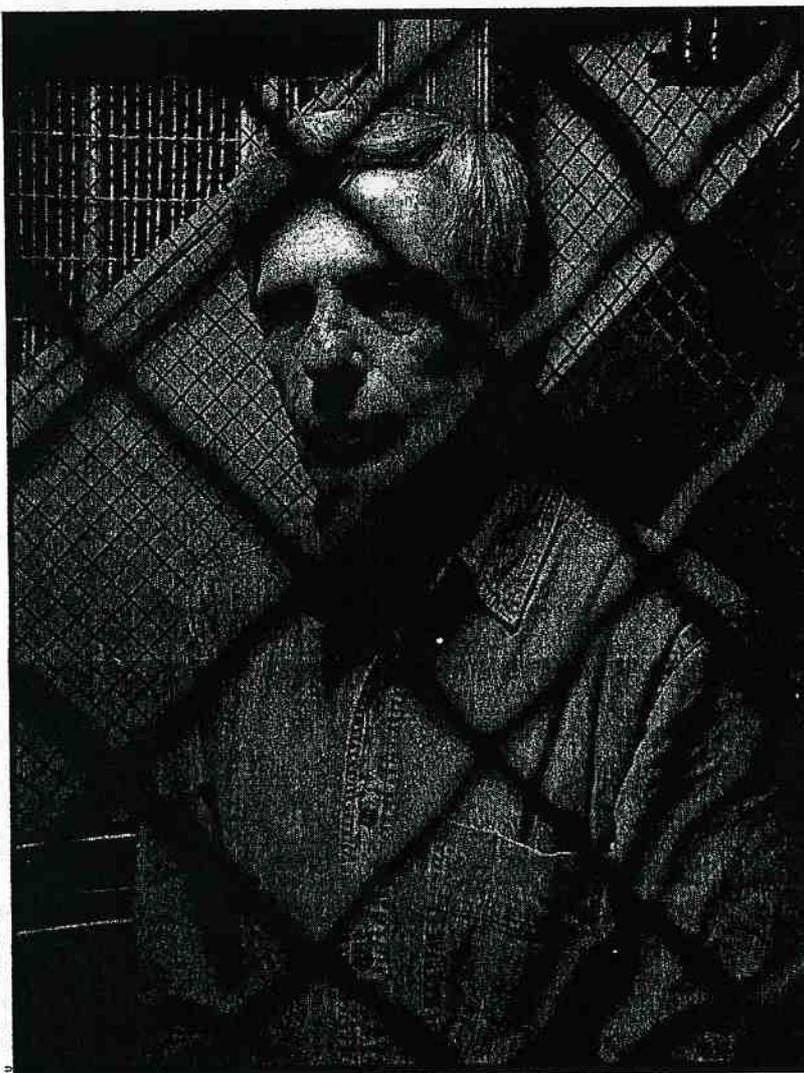
Un New-Yorkais à Paris

Je vous annonce de but en blanc: «Je prépare un livre zen, philosophique, sur le Ping-Pong...» Aux yeux de Jerome Charyn, «Paris, c'est le Ping-Pong», découvert grâce à Georges Moustaki. Il participe à des tournois deux fois par semaine - «c'est une bonne thérapie» - avec l'US Métro; il y est 60e, «ce n'est pas mauvais», et se dit 11213e sur les quelque 170000 pratiquants de France. Cette histoire d'amour, avec la petite balle et avec la ville, a commencé il y a six ans.

Célibataire en ce moment, après avoir été marié une fois jadis, il n'a pas d'enfants. Dans cette brasserie de Montparnasse, Paris est une fête, etc. oblige, il mange de manière mesurée (poisson grillé, sans sauce) mais ne refuse pas trois larmes de chablis. Le sexagénaire élan- cé aux yeux bleus gris, à la chevelure grisonnante, raie sage, traits ascétiques, presque tourmentés, entretient sa forme. L'écrivain ne laisse pas indifférentes les jolies femmes: il y a du lutin en lui, de l'éternel étudiant, qui ne refuse pas de vieillir, mais que les années oublient.

Jerome Charyn est, comme de glorieux prédécesseurs, partagé entre Paris et l'Amérique, prisonnier ni de l'un ni de l'autre. Ce faux sédentaire «adore» voyager. Il n'aime que les cités, déteste les arbres. Il réside donc neuf mois à Paris, où l'attire le périphérique, «vers le bordel de la banlieue». Toujours pour ses épiques matches de Ping-Pong. Il habite à Montparnasse, au-dessus du cimetière (comme jadis Sartre, ce qui le ravit), donne des cours de cinéma à l'université américaine de Paris. Son deuxième chez lui, c'est New York, royaume délabré grouillant de voyous, d'immigrants pauvres, de millionnaires flamboyants, de corruption politique, de ghettos, de délicatesses nostalgiques, de ponts rouillés. Ville ouverte, qui n'existe que dans les rues, «inhospitalière à l'aristocratie». Où l'on se fout de ce que vous êtes, d'où vous venez... Ville où les pauvres ne peuvent plus étudier comme Charyn étudiait, naguère, enfant pauvre. «Dans les écoles publiques, les enfants n'ont plus de langage, et, sans langage, vous n'êtes rien.» Il demeure à Greenwich Village (of course). Là, au moins, flotte un parfum d'Europe, tandis que «le reste des Etats-Unis est trop fasciste». Aujourd'hui, il publie *Metropolis* (1), livre sur la «Grosse Pomme», dont il se dit fier. Evocation des immigrés d'Ellis Island, souvenirs d'enfance, nostalgie du «vrai» Times Square, portraits d'Ed Koch, le maire «qui gérait sa ville en épicier» tandis que Giuliani, son successeur, la traite comme «un petit empire».

Son premier éblouissement parisien date de 1979. En France, il est romancier, journaliste et scénariste.



ta avec la musique de l'Amérique». Pour autant, son amour de la France n'est pas naïf: «J'aime beaucoup le Monde diplomatique, mais il dit des choses stupides sur les Etats-Unis. Ce n'est pas le Diable, c'est l'un parmi les nombreux diables de la planète.» Il ne tarit d'éloges pour *Médecins sans frontières*, «la fierté» de la France. En outre, reconnaît-il, c'est la France qui a «inventé» le cinéma américain (les *Cahiers du cinéma*, entre autres) ou, en littérature, Chester Himes, redécouvert par la France et ignoré par son pays. «Les Français ont compris que, derrière le business du cinéma, il y a de l'art. Bazin, Langlois sont impossibles aux Etats-Unis.» Jerome Charyn voit dix films par semaine pour préparer son cours mais ne fréquente pas les festivals. Il méprise Hollywood en amateur inconditionnel de Jean-Pierre Melville qui en a tortu tous les clichés. Et déteste Spielberg et son savoir-faire technique.

L'encore rebelle n'a plus espoir de changer le monde comme dans sa jeunesse mais il s'estime «de plus en plus à gauche»: la richesse doit être partagée. «La Sécurité sociale n'a pas d'équivalent aux Etats-Unis.» Il a vu à Indianapolis ou en Caroline des Noirs vivre dans des conditions misérables, comme au XIXe siècle: «20 % de la population noire, peut-être plus, vit sans espoir.» Et l'opposition actuelle entre juifs et Noirs le rend triste: dans ce pays «crazy», «on ne peut s'attendre à ce que les Noirs ne le soient pas». Mais la gauche juive a disparu, alors que tout devrait faire que Noirs et juifs s'entendent. A l'en croire, le président américain devrait, comme Chirac à l'égard des juifs, non sans courage, reconnaître l'histoire de l'esclavage des Noirs et demander pardon. N'est-il donc qu'un «bleeding heart», une belle âme? Il se récrie: «Je ne suis pas pour la peine capitale, mais s'il arrivait quelque chose à mes enfants, j'exécuterais les bourreaux de mes propres mains. Je suis contre la political correctness, l'affirmative action...»

De retour à New York, il use d'habitudes bien réglées: quand il travaille sur un manuscrit, il se rend toujours dans les deux mêmes restaurants, un chinois et une cafétéria: «Je n'ai même pas besoin de parler. Ils savent exactement quoi me servir. Parce que je suis concentré sur mon seul travail.» Il énonce cela avec un mouvement de tout le corps, comme un boxeur à l'échauffement. Un Hercule fluet mais musculeux de l'écriture, tout en nerfs ●

JEAN-LUC ALLOUCHE
photo RICHARD DUMAS

«Clinton en "bad boy", aurait mis du sexe dans la campagne électorale.»

mots en français «Je suis fatigué de salade» - il roule cette phrase incongrue, de lui seul chargée de sens, avec un plaisir évident. Son accent, entre indignation et plaidoirie, son français charmant, tout en lui reflète l'étoffe un peu passée et glorieuse des «radicaux» des années 70. Ce jour-là, outre le match qui l'attend, les élections américaines le taraudent. Il ne comprend pas que Gore n'ait pas laissé Clinton s'impliquer dans sa campagne. «Clinton, en "bad boy", aurait mis du sexe dans la campagne.» Et de s'exalter sur un président qui a clamé son droit à la vie privée et finassé sur sa «non sexual sexual affair». Et de l'admirer pour son «contact physique» (sic!) avec les gens. Hillary Clinton a sa faveur parce que «tant de gens la détestent, parce qu'elle est trop dure, trop féministe, trop intelligente.» Mais, plus que tout, il «adore» Clinton.

Tout cela, en somme, dresse un typique portrait d'intellectuel new-yorkais. Cliché de beigel, pastrami et gâteau au pavot de juif fier? Entre un Philip Roth pas misanthrope et un Woody Allen pas réaliste, il

n'a jamais été en Israël, «c'est ma honte, mais la politique d'Israël à l'égard des Palestiniens est horrible, même si Arafat ne contrôle rien». Charyn met une pointe d'orgueil dans cette revendication d'une judéité commune à bien des New Yorkais: «Je suis un véritable juif de New York.» Ce qui signifie qu'il a appris à se battre, chaque jour, en se rendant à l'école. Une fois contre les Irlandais, une contre les Noirs, une contre les Italiens... Un peu à l'instar de Norman Mailer, son «frère aîné», qu'il aime parce qu'il est «très cinglé, généreux et doux». «Mais Mailer n'est pas aussi macho qu'il le laisse croire, he's a nice jewish boy! Il adore se faire des ennemis.» (D'ailleurs, Norman Mailer, non plus, ne s'est jamais rendu en Israël.)

Américain, juif donc, et fou aussi de littérature française. Flaubert, Rimbaud, Baudelaire... «Flaubert est le premier écrivain à avoir écrit sur la nothingness, le néant, le rien.» Sans oublier Faulkner, Hemingway (sur lequel il a écrit un précieux essai, dans la collection Découvertes/Gallimard), Na-

(1) «Metropolis. New York comme mythe, marché, et pays magique», éditions Metropolis, 2000.